

Ilies Raho

Samia



Une histoire pleine d'amour et de passion, qui malheureusement s'achève pitoyablement, dans le creuset d'une société qui se cherche encore. Et quand la déception se profile, c'est la déchéance humaine qui s'installe.

Chapitre I

Le ciel était gris, couvert de nuages. L'air humide et froid, mais il ne pleuvait toujours pas. Ce matin-là, la petite ville d'Arzew semblait somnoler paresseusement, sous l'œil aigu des chaînes de montagnes qui la dominaient et la couvaient si jalousement. Il était sept heures passées. J'attendais impatiemment le bus-transport de la société de pétrole SH. Il venait de la ville d'Oran pour faire ensuite une tournée rapide et circonscrite dans notre ville. Il était précis, ponctuel, ce chauffeur et rarement lui arrivait-il, de manquer à son devoir. C'était devenu une routine pour moi et également pour lui. Réellement, une accablante routine pour moi. À travailler cloîtré dans un bureau étroit, sans couleur et sans fenêtre. Un bureau où l'on se sentait mal à l'aise. Comme il se trouvait au bout d'un long couloir, j'avais toujours l'impression bizarre d'être enfermé dans le coin de l'oubli. Cet interminable corridor sombre ne comportait ni fenêtre ni aucune autre issue

d'aération. Derrière moi, se trouvaient les toilettes. Et je m'étais, tant bien que mal, habitué à eux, à leurs désagréments exécrables : odeurs nauséabondes, bruits incommodes des chasses d'eau, grincements de portes des WC. Je m'étais habitué à tout cela. Essayant, malgré tout, de me concentrer dans mon travail. Mais ce jour-là, il était dit que quelque chose allait changer mon mode de vie. Du fond du couloir, un tintement s'éleva. Un bruit bizarre qui venait irriter mes nerfs trop tendus, ressemblant à l'entrechoquement de deux pièces métalliques. Il éveilla immédiatement mon attention. Un bruit de pas s'ensuivit. Puis des coups timides retentirent à la porte de mon bureau. Même pas le temps de dire le « oui » de circonstance, que je vois pointer une tête brune à l'entrebâillement de la porte.

– heu ! Monsieur, je suis la nouvelle femme de ménage. Est-ce que je peux faire votre bureau ? Me lança-t-elle, le ton hésitant et un peu timide.

– oui... Oui ! Balbutiais-je, un peu surpris par cette fulgurante apparition. Elle entra péniblement, trainant derrière elle, son seau et son balai. Quelle apparition alors ! Quelle femme ! Je n'en revenais pas. Belle ! On dirait une déesse des temps anciens. La silhouette svelte, élancée, bien proportionnée ; le cou long, fin. Le teint brun très clair. Les cheveux noirs, longs, lisses et qui lui tombaient comme une crinière dans le dos. Mais ce qui m'a frappé en elle, c'était l'attrait de son visage. Imaginez-vous, un visage aux

traits fins. Menton légèrement provoquant, pommettes haut placées. Front ferme, sans ride et de grands yeux couleur noisette. Avec en plus, une bouche aux lèvres charnues, dissimulant des dents d'une blancheur éclatante. Enfin, un petit nez, coquin et légèrement aplati sur le bout qui accentuait davantage tout l'effet attirant du visage. Drapée dans une longue blouse blanche, elle ressemblait beaucoup plus à une belle infirmière qu'à une misérable femme de ménage. Elle n'était apparemment ni trop grosse ni trop maigre, juste ce qu'il faut, une taille idéale. Je ne cachais nullement mon admiration. Et abandonnant momentanément mon travail, je suivis des yeux, ébahi de stupéfaction, cette femme à la beauté majestueuse.

Elle pénétra à l'intérieur du bureau et plaça son seau au centre de la pièce. Gauchement, elle s'employa à coiffer le frottoir d'une serpette mouillée, s'appliqua ensuite à faire luire énergiquement le parquet. La tête penchée en avant, le dos courbé, les jambes légèrement écartées, elle s'efforça à uniformiser ses mouvements en leur impliquant un certain rythme de cadence. Elle avait toute l'apparence d'une danseuse sur glace, dans ses mouvements lents et évasifs. Pourtant, je l'avais sentie gênée sous mon regard pesant. Aussi, j'eus la délicatesse de m'en détourner, du moins pour un moment. Puis, je fis détendre encore mieux cette atmosphère, en rompant ce lourd et inquiétant silence.

– vous êtes nouvelle ici ? Lui, lançais-je, en gardant ma tête toujours baissée, pour la mettre à l'aise.

– oui ! Moins d'une semaine que je suis ici, enfin que j'ai commencé à travailler, m'avoua-t-elle, d'une voix claire, légère, avec un petit accent propre à la région. Elle poursuivit sur le même ton, en s'arrêtant maintenant de travailler : « Mon père est mort. Déjà trois mois, depuis. Que dieu miséricordieux ait son âme ! Elle soupira longuement puis continua tout en me fixant de ses beaux yeux. Maintenant, j'ai abandonné mes études et j'ai dû faire pas mal de démarches pour trouver ce boulot disgracieux. Mais c'est toujours ça et c'est mieux que rien !

– Oui... Oui, tout à fait mieux que rien en ces temps-ci ! Un petit travail c'est toujours ça, la reconfortais-je.

– ma mère est malade et c'est moi qui dois travailler pour nous deux. Maintenant, monsieur ! C'est comme cela ! L'année dernière, j'ai raté mon bac. Et c'est comme si j'avais perdu ma dernière chance dans cette existence. C'est la vie ! Nous n'avons pas choisi, tout est dans notre destinée, Monsieur ! Conclut-elle, en reprenant de nouveau son travail et en me fusillant de quelques regards fugitifs.

– et vous n'avez pas de frère ? La relançais-je.

Elle s'immobilisa de nouveau, se retourna vers moi, gratta nerveusement le haut de la nuque, puis se décida enfin à me répondre, tout en me dévisageant farouchement, cette foi-ci :

– non ! Je n’ai pas eu et je n’en ai jamais eu. Je suis fille unique dans la famille. Mon père m’adorait, ma mère m’aime toujours. Oh ! Dites, mais pourquoi monsieur, me posez-vous autant de questions ?

– et bien, disant que je suis étonné de voir une si belle fille, réduite à travailler et surtout à faire un boulot aussi misérable, fredonnais-je, l’air très satisfait de ma réponse.

Elle sourit et son visage se rembrunit davantage.

Merci monsieur ! Pour ce compliment. Et vous monsieur, avez-vous des frères ?

– non, moi aussi, je suis un peu comme vous. Seulement moi, j’ai eu deux frères, mais hélas, ils sont morts tous les deux dans un terrible accident de voiture. Il y a de cela plus d’une année. A présent, je vis avec mes parents et j’habite à la cité « Yougoslave ». Vous connaissez ?

– je suis navré pour vos frères, mais c’est la vie, c’est la volonté de dieu et l’on ne peut rien faire. Elle se tut un petit moment, puis se ravisa. Nous résidons juste à l’entrée de la cité des plateaux. Nous sommes presque voisins, dit-elle, cette fois-ci en riant à belles dents. Je la sentis plus détendue, plus à l’aise et cela me réconforta.

– je m’appelle Dahmane Ahmed et votre nom c’est comment ?

Elle me regarda du coin de l’œil, méfiante et suspicieuse, puis elle s’exclama, à voix basse :

– moi, c’est Samira, mais tout le monde m’appelle

Samia ! Elle reprit son sérieux et aussitôt se remit au travail, semblant ainsi me faire comprendre qu'il était indiscret de chercher à connaître son nom de famille.

Quand elle eut quitté le bureau, j'ai constaté un vide. Un grand vide. Et sans que je puisse me retenir, j'ai couru derrière elle. Après avoir ouvert la porte, je l'ai aperçue en train de nettoyer le fond du couloir. Elle releva la tête et me fit un grand sourire. Surpris et embarrassé à la fois, j'ai dû feindre en essayant de m'engager dans un bureau voisin. Je ne pouvais deviner réellement la signification de ce sourire : un sourire moqueur ou amical ?

Karim, un homme époustouflant, gros comme une montagne, meublait entièrement ce bureau trop petit pour lui. La tête à moitié chauve. Les yeux, petits et enfoncés, semblaient pourtant animer mystérieusement ce visage rond. En me voyant, son visage s'éclaircit :

– ah ! Ahmed, tu tombes bien ! Tu sais, il me faut le rapport sur la construction des ailettes de la turbine ! Le chef m'a dit qu'il était à ton niveau.

– eh bien, oui ! En as-tu besoin, maintenant ? Et dis, au faite, as-tu parlé à ton neveu ?

– non ! Pas encore, tu sais, il faudra attendre le prochain week end. Je ne peux pas le voir maintenant, tu comprends ! Je n'ai pas eu le temps de me déplacer. Mais sois tranquille, je lui en parlerai.

– n'oublie pas que mon père est vraiment intéressé pour acheter cette voiture. Hein ! Le plutôt possible, parce qu'après, ce sera trop tard.

– d'accord Ahmed, c'est entendu ! Mais donne-moi, ce foutu rapport.

Ma mère était la plus douce créature au monde. Elle a toujours été pour moi, l'être le plus cher au monde. Quand j'ai eu à analyser le monde ou les êtres, je le faisais en rapport avec elle. Elle était ma référence de base pour déterminer et mes sentiments et mes jugements envers autrui. Elle était l'honnêteté et la réalité de l'existence. Ses beaux petits yeux noirs restaient souriants à longueur du temps et son visage était ouvert et accueillant. Jamais, je n'ai pu voir dans les traits de son visage, une austérité quelconque ou le moindre signe de malveillance. Et quand elle parlait, on était submergé d'une douceur agréable et magique. Petite de taille, mais grande de cœur, elle se dépensait inlassablement dans ses tâches quotidiennes afin de rendre la vie agréable à tout ce qui vivait autour d'elle.

A présent, elle est âgée et ses cheveux sont grisonnants. Ses yeux ont perdu de leurs éclats d'antan. Mais elle reste toujours ma mère et je l'aime toujours aussi intensément qu'avant.

Elle a pleuré. Elle a versé beaucoup de larmes depuis la mort de mes frères. Et quand elle me regarde, j'ai toujours l'impression de voir ses yeux humides. Mon père, lui est différent. Il est plus vieux et en retraite depuis plus de trois ans. Autrefois, il était receveur dans un poste des PTT. Aujourd'hui, il vit un peu à l'écart du monde et sa seule distraction est de déchiqueter le journal de la région. Il ne le lit

pas seulement, il le déchiffre minutieusement. Bâti comme un roc, la tête complètement chauve, le cou robuste, bien planté sur ses épaules larges, ce qui lui donne l'aspect d'un géant. Il avait, en plus de tout cela, une santé de fer. Il ne lui arrivait jamais de tomber malade. Son caractère opiniâtre, un peu têtu, laissait apparaître généralement une figure farouche. Sa droiture et sa fermeté étaient des plus exemplaires, mais il avait aussi un bon cœur. Et jamais, il n'eut à lever la main sur moi. Il était un peu comme un gros matou. De temps à autre, il se mettait à gronder, mais il se retenait toujours de mordre. Cependant, il a été là, quand j'avais eu besoin de lui, dans les moments difficiles comme dans les moments heureux de ma vie. Et il restera toujours mon père et ce père-là, je l'aimerai toujours.

Chapitre II

Notre liaison s'est poursuivie et une grande amitié s'est développée entre nous deux. Samia était plus confiante et je me sentais attiré par elle, de jour en jour. Aussi, elle ne me désapprouva pas, lorsque je l'ai invitée pour la première fois, à sortir avec moi. C'était le printemps et la vie semblait nous sourire. Nous avons pris rendez-vous à Arzew, au niveau de la station taxi. On a pris ensemble le chemin d'Oran dans un taxi bondé. Près de moi, Samia reposait sa tête sur mon épaule et semblait somnoler. Le taxi roulait vite dans le silence. Le soleil brillait dans le ciel. Il était, environ dix heures du matin, quand nous arrivâmes à Oran. La foule était dense, les boulevards très fluides. Samia semblait heureuse, insouciante, marchant près de moi. Elle portait une jupe noire et un pull blanc très serré. Chaussée de soulier à grands talons, elle paraissait ainsi très grande de taille. Ses longues jambes, gainées de bas noir, soulignaient extrêmement son côté sexy. Ses cheveux lisses, relevés